

—Es-tu prêt à me suivre? demanda-t-il après quelques instants.

Si vous ne me dénoncez pas, répondis-je, je vous suivrai au bout du monde.

—C'est bien, où demeures-tu?

—A la pointe Claire.

—Retourne à la pointe Claire et attends mes ordres. Je ne dirai rien.

On supposa que cet homme s'était noyé, mais personne ne retrouva le corps, quoique l'eau fut sondée à plusieurs places.

C'était tout naturel. Darcy et moi nous l'avions retiré de l'eau la nuit, et enterré dans un champ voisin.

Dès ce jour, j'appartiens corps et âme à mon maître, et un ans après je vins habiter à St-Anne. Ici Pierre interrompit le fermier.

—Vous ne lui avez pas demandé son nom? fit-il.

—Si fait, répondit Puivert, je vous l'ai dit. Il se nomme Darcy.

—Mais il ne s'est pas toujours appelé Darcy?

Le fermier regarda le jeune homme. Il ne pouvait comprendre comment Pierre connaissait ce détail. Raoul de Lagusse n'a pas su se cacher sous son nouveau nom, se dit-il.

Puis il regarda dans la rue.

La nuit était noire, et pas un pas ne se faisait entendre.

—Ce nom? dit Pierre, fatigué du silence du fermier.

Puivert respira bruyamment.

—Raoul de Lagusse, dit-il enfin.

#### XIV.

LA NUIT DU 29 DÉCEMBRE 1838.

A ce nom, Pierre ne put retenir un léger cri.

Cette exclamation confirma Puivert dans son opinion, que Pierre savait quelques détails sur cette nuit fatale.

Mais Pierre se remit vite.

—Maintenant, au fait, dit-il.

—Peu de temps après, commença Puivert, Darcy acheta une terre à Ste. Anne, et m'y envoya pour la cultiver. Je vendis la mienne à la Pointe Claire, et j'en achetai une voisine de celle de l'homme que je servais aveuglément.

Un jour, il m'appela à Montréal pour une affaire pressante, ne m'expliquant rien dans la lettre que j'avais reçue de lui.

Il faut que je vous dise ici, qu'avant que votre mère fût mariée, M. Darcy l'avait rencontrée à Montréal, et l'avait aimée à première vue.

—Je sais, dit Pierre, que Raoul de Lagusse a rencontré ma mère à Montréal.

—Oui, mais ce que vous ignorez, c'est qu'il s'éprit d'elle au point de vouloir l'épouser. Mais malheureusement, elle était engagée avec votre père, qu'elle épousa en effet, et qui fut tué au Feu de St. Denis....

—Par Raoul de Lagusse, interrompit Pierre de nouveau.

—Je l'ignore.

—Je le sais, moi. Continuez.

Le fermier obéit.

Lorsque votre père fut mort, Darcy s'absenta pendant quelque temps du Canada à cause de la défaite des Patriotes. Mais comme il n'était pas très-compromis, et que d'ailleurs, les anglais ne savaient pas qu'il s'était battu à St. Denis, il revint peu à peu, il continua ses assiduités près de votre mère. Mais elle venait de prendre le deuil et de plus, elle n'aimait pas M. de Lagusse.

Il n'était pas allé la voir depuis un mois, quand il se rendit à St. Antoine vers le 20 Décembre.

Comme il la trouvait toujours inébranlable, il osa la menacer, et c'est probablement alors qu'il lui aura dit qu'il avait tué votre père, parce que pour moi, je vous assure que je n'en savais rien, car si je l'avais su...

Puivert n'acheva pas sa pensée.

Il reprit! La trouvant donc inébranlable Darcy, ou plutôt Raoul de Lagusse revint à Montréal. Mais il redouta bientôt son imprudence et les menaces qu'il lui avait faites. C'est alors qu'il me fit venir. Il reparut pour St. Antoine où je l'accompagnai, et où nous arrivâmes dans la nuit du 28 au 29.

Aussitôt, votre mère fut instruite de notre arrivée.

J'ai oublié de vous dire que vous étiez né pendant le séjour de Darcy aux Etats-Unis.

Dès que votre mère connut notre présence à St. Antoine, elle trembla pour vos jours, et elle vous envoya conduire chez son frère, qui demeurait à Saint Ours, par la bonne qui vous a élevé.

—Pauvre mère que je n'ai jamais connue! fit Pierre.

Puivert ne fit pas attention à ce soupir.

—Le lendemain, reprit il, Darcy se rendit chez votre mère, et s'aperçut de votre disparition. Il fut très affable, lui fit des excuses de sa conduite passée, et la pria de ne pas faire attention aux paroles qu'il lui avait adressées quelques jours auparavant: bref, il partit en lui disant que puisqu'elle repoussait sa main, il se retirerait sur le champ.

Mais elle ne le crut pas; et elle avait raison.

La jalousie s'était emparée de Darcy. Voyant qu'il ne pouvait la posséder légitimement, il résolut de recourir au crime pour la déshonorer.

Pendant la nuit, quand toutes les lumières furent éteintes, il m'emmena avec lui, nous entrâmes dans la maison, sans avoir été vus ni entendus. et nous pénétrâmes jusque dans la chambre de votre mère.

—Misérables! rugit Pierre.

Une angoisse mortelle s'empara de son âme. Qu'allait-il donc entendre?

—Cependant, continua Puivert, elle s'éveilla comme nous entrions dans sa chambre, et se mit à crier au secours de toutes ses forces.

A ces cris, le seul homme qui couchât dans la maison, un domestique, accourut pour défendre sa maîtresse.

Il se rua sur moi, et voulut ouvrir la fenêtre.

—“Tue le, me dit Darcy, sans cela nous sommes perdus!”

J'avais un gros couteau de poche. Je le lui enfonçai dans la poitrine.

Quelques instants après il expirait.

Cependant votre mère criait toujours. Voyant qu'elle allait éveiller les voisins, Darcy l'étouffa de ses bras nerveux.

—Ah lâches! ah misérables! exclâma le malheureux Pierre.

—J'achève dit Puivert.

—Termine ton récit vite, fit Pierre.

—Quand il s'aperçut que sa victime était morte il la laissa retomber, puis il la transporta dans son lit.

Il se retourna.

Il vit alors qu'elle avait commencé une lettre, dans laquelle elle disait qu'elle vous avait envoyé l'anneau qu'elle avait donné à votre père.

Ici le fermier s'interrompt.

—Vous souvenez-vous, dit-il, qu'au cirque, quel-qu'un vous a saisi le bras?